Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1946)

Artikel: Études critiques : serviteur de Dieu et fils de David
Autor: Masson, Charles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380475

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTUDES CRITIQUES

SERVITEUR DE DIEU ET FILS DE DAVID

Les titres christologiques de Serviteur de Dieu et de Fils de David ont moins retenu l'attention des historiens et des théologiens que ceux de Christ, Fils de l'homme, Fils de Dieu, Seigneur. Le nom de Serviteur de Dieu donné à Jésus dans quelques textes du premier siècle s'explique-t-il par la prophétie du Deutéro-Esaïe, comme le voulait Harnack (1) ? Ou faut-il en chercher l'origine dans le langage des prophètes et des fidèles de l'Ancien Testament qui, par humilité, s'appelaient les serviteurs de Dieu, comme l'a proposé Cadbury (2) ? Les deux hypothèses ne s'excluent pas et Lohmeyer le montrera en poussant l'enquête beaucoup plus loin que ses devanciers. Il se demande, en effet, quelle conception de la personne et de l'œuvre de Jésus suppose le titre de Serviteur de Dieu, quels rapports i a avec les autres titres décernés à Jésus, et dans quel milieu il a pu être employé. C'est tout le problème de la christologie du Nouveau Testament qui est abordé sous un angle nouveau (3).

Les textes du christianisme primitif dans lesquels Jésus est appelé le Serviteur de Dieu sont peu nombreux : Matthieu XII, 15-21; Actes III, 13, 26, IV, 25, 30 ; Didachè IX, 2, 3 ; X, 2, 3 ; I Clément LIX, 2, 3, 4, (4). A l'exception de celui de Matthieu et du discours de Pierre rapporté Actes III, ces textes sont des prières et nous font entendre une expression de caractère liturgique : « par ton serviteur Jésus ». Lohmeyer n'a pas été découragé par la rareté des textes. Par une exégèse hardie, qui excelle à tirer parti des

(1) *Sitzungs-Berichte der preussischen Akademie*, 1926, 212-238. — (2) Dans *The Beginnings of Christianity*, Part. I, ed. by Foakes JAKSON et Kirsopp LAKE, vol. V, p. 364-370. — (3) *Gottesknecht und Davidsohn*, par Ernst LOHMEYER. *Symbolae biblicae upsalienses*, 5, 1945, 155 p. — (4) *Theol. Wörterbuch*, I, p. 343, Joach. JEREMIAS, à la suite de Burney, défend l'idée que dans la parole araméenne, traduite en grec Jo. I, 29, 36, il était question du Serviteur de Dieu, un même mot araméen signifiant agneau et serviteur.

moindres indices, à relier les points acquis, à prolonger les lignes à peine esquissées, il a dégagé les traits distinctifs de la christologie du Serviteur de Dieu : Jésus a été le Serviteur de Dieu sans que nul le reconnaisse, dans un ministère tout d'obéissance à la mystérieuse volonté de Dieu ; sa mort a porté son obéissance à la perfection et a été l'accomplissement du plan rédempteur de Dieu ; élevé à la droite de Dieu, glorifié par les miracles qui se font maintenant par son nom, il sauvera son peuple de ses péchés et apportera aux nations païennes le jugement et le salut. Si les quelques textes cités plus haut étaient les seuls témoins de cette christologie, elle n'aurait pas grand intérêt. Mais comme elle dirigeait l'attention sur l'obscure existence dans laquelle Jésus avait été le Serviteur de Dieu, elle a dû informer la tradition de façon à montrer par elle que Jésus avait bien été le Serviteur. Déjà, selon Lohmeyer, le plus ancien *kérugma* (I Cor. xv, 3-7) en témoigne. Nos évangiles canoniques reposent, pour une part, sur cette tradition à laquelle Matthieu est demeuré plus fidèle que les autres. Telle est du moins l'hypothèse que Lohmeyer s'efforce de vérifier en se livrant, avec sa virtuosité coutumière, à l'exégèse des textes probants de Matthieu, en particulier des récits de la Nativité et de la Passion. A vrai dire, le lecteur reste perplexe, car il a trop souvent l'impression que l'interprétation proposée n'est pas la seule possible et que l'accord des textes avec une autre christologie pourrait être défendue avec autant de vraisemblance.

Lohmeyer consacre un chapitre au titre de Fils de David. Les synoptiques, Jean, Paul, le voyant de l'Apocalypse, confessent l'origine davidique de Jésus (Mat. i, 1 ; Rom. i, 3 ; Jean vii, 42 ; Apoc. v, 5 et xxii, 16). Mais les textes dans lesquels Jésus est appelé Fils de David sont rares, et, à l'exception de Marc x, 47-48 et de Luc xviii, 38-39, ils se trouvent tous dans l'évangile de Matthieu. Ainsi, sur ce point encore, le premier évangile est fidèle à une tradition qui paraît bien être palestinienne et atteste l'antiquité du titre, qui disparaîtra du vocabulaire de l'Eglise, quand elle s'étendra en terre païenne. Quatre fois nous le rencontrons dans la prière : « Aie pitié de moi, Fils de David ! » (Mat. ix, 27 ; xv, 22 ; xx, 30-31). Jésus est alors invoqué comme Dieu lui-même (Ps. vi, 2 ; ix, 13, 24, 16, etc.) et les guérisons accordées par lui en réponse à cet appel sont des signes du temps de la Fin. Le cri : « Hosanna au Fils de David », poussé par la foule lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem ou par les enfants à l'occasion de la purification du Temple (Mat. xxi, 9, 15), révèle mieux encore le caractère eschatologique de ce titre. Jésus, le Fils de David, accomplit la promesse faite à David, en assumant une royauté que seule la foi peut reconnaître et en rendant la maison de Dieu à sa véritable destination. Par sa fameuse question sur le Messie, Fils de David (Mat xxii, 41), qu'il ne faut point entendre comme une critique des croyances messianiques traditionnelles, Jésus laisse entendre que seul le mystère du Messie présent en secret sur la terre en sa personne, et qui doit être élevé à la droite de Dieu, peut expliquer qu'il soit tout ensemble le Fils et le Seigneur de David. Le titre de Fils de David n'a pas donné nais-

sance à une christologie particulière. Il attirait l'attention sur l'origine de Jésus et sur les promesses qu'il accomplissait. Il était l'expression la plus simple des espérances messianiques que Jésus réalisait pour son peuple. Disons ici, puisque le chapitre consacré au Fils de David est comme une parenthèse dans l'étude de Lohmeyer, qu'il est fâcheux d'isoler, comme il l'a fait, le titre de Fils de David de celui de Christ, auquel il est étroitement uni dans les évangiles (cf. Mat. XXII, 41).

Essayons maintenant, à la suite de Lohmeyer, de discerner dans toute son ampleur l'interprétation donnée de la personne et de l'œuvre de Jésus par le titre παῖς θεοῦ.

Ce titre vient de l'Ancien Testament. Le Deutéro-Esaïe a dressé à jamais devant son peuple la mystérieuse figure de l' Ebed Jahvé. Il n'est plus un serviteur, mais le Serviteur, le Sauveur de son peuple et le Juge du monde présent dans le secret d'une vie de souffrance achevée par la mort. Ainsi ceux qui reconnaissaient en Jésus le Serviteur de Dieu voyaient son œuvre accomplie par sa mort. Ils le suivaient toujours sur le chemin de l'obéissance, sans miracles éclatants qui pussent le révéler, appelant son peuple à la repentance, lui annonçant le pardon des péchés, condamnant le formalisme du culte du Temple, rappelant l'universalisme du plan rédempteur, obéissant dans la souffrance et jusqu'à la mort. « La Passion » dit Lohmeyer, « qu'elle voile ou qu'elle révèle, fait du Maître un serviteur de Dieu, comme d'autres l'avaient été avant lui, mais aussi l'unique Serviteur, celui que Dieu a élu pour accomplir son œuvre eschatologique » (p. 95). Aussi les récits de la Passion dans la tradition pour laquelle Jésus est le Serviteur, ne se réfèrent-ils pas à une prophétie particulière, pas même à celle d'Esaïe LIII, mais à la souffrance de tous les justes et de tous les serviteurs de l'ancienne Alliance, qui avait préfiguré la Passion du Serviteur. Cette Passion cependant n'était pas une fin ; elle conduisait Jésus à la gloire. Elle n'était pas scandale, mais le chemin obscur par lequel Dieu faisait passer son Serviteur pour l'élever à la dignité de Prince de la Vie et de Sauveur de son peuple, en attendant qu'il fût, au dernier Jour, le Sauveur de tous les peuples. Aussi la communauté de ceux qui croient en Lui ne se distingue-t-elle pas du peuple auquel elle annonce Jésus, le Serviteur de Dieu, en reprenant son message de repentance et de pardon. Au sein du peuple cette communauté est unie par le seul lien de la foi et du repas du Seigneur. Il n'est pas encore question d'*Ecclesia* distincte et de mission parmi les païens. « Le problème des Gentils est un problème eschatologique » (p. 93).

Quels rapports y a-t-il entre la christologie du Serviteur de Dieu et la christologie qui s'exprime dans le titre de Christ ? Les différences sautent aux yeux. Le Christ Jésus est révélé par ses œuvres pendant son ministère terrestre déjà, alors que le Serviteur de Dieu vit et meurt sans être reconnu. La mort du Christ est un scandale qui n'est levé que par sa résurrection, la Passion du Serviteur est la condition nécessaire de son élévation. Mais d'où vient le titre de Christ ? Aucun des textes où il figure ne parle de la royauté

de Jésus. Il ne peut donc provenir que d'une tradition qui savait que Dieu avait « oint » Jésus. Lohmeyer croit retrouver cette tradition dans des textes comme Hébreux I, 9 (Ps. XLV, 8), et surtout Actes IV, 27 et X, 38, qui selon lui, se référeraient à la prophétie Esaïe LXI, I, citée Luc IV, 18, et ressortiraient ainsi à la tradition de Jésus, le Serviteur de Dieu. C'est donc d'elle que proviendrait aussi le titre de Christ, d'Oint, donné à Jésus ! Parler de Jésus le Christ serait d'abord confesser sa foi en Celui qui a accompli la prophétie, parce que Dieu l'a oint pour être le ministre de son œuvre eschatologique. Tels sont, selon notre auteur, les rapports de la christologie du Serviteur de Dieu et de la christologie du Messie. « On pourra donc considérer la *Païschristologie* comme la plus primitive et aussi comme la sœur aînée de la *Messiaschristologie* » (p. 110).

Nous ne suivrons pas Lohmeyer dans l'étude extrêmement détaillée qu'il fait des rapports du Serviteur de Dieu avec le Fils de l'Homme. Nous ne mentionnerons que deux points sur lesquels ces figures se rapprochent et s'éloignent.

Le Fils de l'Homme qui doit souffrir et mourir est plus proche du Serviteur de Jahvé d'Esaïe LIII que du Fils de l'Homme de Daniel VII. Certes, les annonces de la Passion concernent le Fils de l'Homme (Marc VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 33 et par.) mais l'action exercée sur leur formation par la christologie du Serviteur de Dieu est encore visible. Celle-ci a inspiré l'énumération des souffrances que le Serviteur devra endurer de la part des Juifs et signalé le comble de son abaissement, sa mort, œuvre des païens oppresseurs de son peuple. Le récit de la Passion a dépeint avec de vives couleurs la réalisation de ces prédictions. En revanche, dit Lohmeyer, la tradition relative à Jésus, le Fils de l'Homme, ne s'intéressait pas à la forme de la Passion, elle ne distinguait pas entre les Juifs et les païens. Seul ce fait lui importait : « Le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des pécheurs » (Mat. XXVI, 45). De ce point de vue, la Passion est le triomphe des pécheurs sur le Saint. Toutes les particularités historiques de l'événement s'effacent, comme la distinction entre les Juifs et les païens s'efface devant l'opposition du Saint aux pécheurs. Seul demeure l'acte de Dieu dans sa signification eschatologique. Et si maintenant, dans nos évangiles, les annonces de la Passion sont formulées par le Fils de l'Homme, bien que leur contenu se rapporte au Serviteur de Dieu, ce changement de nom exprime fortement la signification eschatologique qu'a revêtue pour l'Eglise la Passion du Serviteur.

Nous avons remarqué que la carrière du Serviteur de Dieu est déterminée par les prophéties de l'Ancien Testament, dont elle est l'accomplissement. Le Serviteur est donc inséparable du peuple de Dieu : il souffre et meurt pour le sauver de ses péchés, pour devenir pour lui le dispensateur de la vie. Le Fils de l'Homme n'a pas les mêmes attaches avec l'Ancien Testament, qui n'en parle que dans le livre de Daniel, et le peuple juif n'est pas son peuple. Il n'a pas ici-bas de lieu où reposer sa tête et ne peut se réclamer d'aucune communauté humaine particulière. Il parle et il agit au sein d'une

« génération incrédule et pécheresse » (Mat. XVII, 17). Il s'oppose à elle comme le Saint s'oppose aux pécheurs.

Tandis que le Serviteur porte bien son titre de Serviteur et agit par l'Esprit qui lui a été donné pour accomplir l'œuvre eschatologique de Dieu, le Fils de l'Homme témoigne dans ses actes et dans ses paroles d'une autorité (*exousia*) divine. Sa liberté et sa souveraineté sont telles que nous passons sans peine du titre de Fils de l'Homme à celui de Fils, qui dit la grandeur unique de Jésus fondée sur sa relation unique avec le Père.

Ainsi les principaux titres messianiques ont réagi les uns sur les autres. Et Lohmeyer peut conclure : « Dans les « Menschensohnsprüchen », trois lignes s'unissent pour composer une mystérieuse et grande figure : la ligne du Fils de l'Homme daniélique, celle du Serviteur de Dieu du Deutéro-Esaïe, et celle du Fils qui vit dans le secret »... « L'idée du Serviteur de Dieu unit les attributs eschatologiques du Fils de l'Homme et du Fils entre eux, et elle unit ces deux figures au cours d'une vie et d'une œuvre historiques ; l'idée du Fils et du Fils de l'Homme par contre donne à la notion du Serviteur de Dieu une fin et un accomplissement eschatologiques » (p. 136).

Dans un dernier chapitre, Lohmeyer se demande où est née la foi en Jésus, le Serviteur de Dieu, et quelle communauté l'a professée. Comme il rejoint ici la thèse qu'il a soutenue dans son étude : *Galiläa und Jerusalem* [1] qui nous paraît par trop conjecturale, nous serons bref. La foi en Jésus le Serviteur de Dieu a été celle du groupe des chrétiens Galiléens, appelés aussi Nazaréens, qui constituèrent le noyau de l'Eglise primitive de Jérusalem. Cette christologie devait perdre son importance quand l'élément galiléen se fondit dans la grande Eglise en majorité pagano-chrétienne, qui ne devait plus comprendre un titre aussi spécifiquement juif. Il fut alors abandonné pour des titres plus universalistes, et la tradition qui le portait fut absorbée par la tradition du Fils de l'Homme.

L'étude de Lohmeyer est très neuve. Elle est pleine d'idées suggestives et de conjectures ingénieuses, toutes au service des vues personnelles de l'auteur. A les discuter toutes, nous n'en finirions pas. Les pages les plus faibles nous ont paru être celles qui doivent établir que le titre de Christ, Oint, a été donné à Jésus par ceux-là mêmes qui voyaient en lui le Serviteur de Dieu, parce qu'un des caractères du Serviteur était d'avoir été oint par l'Esprit. Non seulement l'exégèse des rares textes qui devraient justifier cette thèse ne nous a pas convaincu, mais nous avons trouvé dans l'ouvrage de Lohmeyer lui-même des arguments contre la priorité présumée de la christologie du Serviteur de Dieu.

Pour la christologie du Messie (Christ), la mort de Jésus est un « mystère accablant » (p. 101), et seule la résurrection permet de croire en lui

(1) Cf. l'étude critique de M. le professeur Ph.-H. MENOUD parue dans cette revue en 1938, p. 202-209.

malgré sa mort ; pour la christologie du Serviteur de Dieu, la Passion est le chemin que Dieu lui-même trace à Jésus et sur lequel, dans l'obéissance, il se révèle le Serviteur. Mais alors la priorité de la christologie qui interprète la personne de Jésus par le titre de Christ n'est-elle pas évidente, puisque pour elle la Passion est encore un mystère douloureux ? Le « il faut » divin, dont la Passion est l'accomplissement, n'a été reconnu que par la réflexion théologique, nourrie de la lecture des Ecritures, et en particulier des prophéties du Serviteur de l'Eternel. Ainsi, la conception de Jésus, le Serviteur de Dieu, représente, très vraisemblablement, un développement secondaire, quoique très ancien encore, de la christologie de l'Eglise primitive.

Nous arrivons à la même conclusion par une autre voie. Selon Lohmeyer (p. 80 et 137), Jésus pendant son existence terrestre ne s'est pas désigné par le titre de Serviteur de Dieu, et personne ne l'a appelé ainsi. A plus forte raison a-t-il ignoré le titre de Christ qui en serait dérivé. Mais, raisonner ainsi, c'est faire bon marché de la tradition conservée par Matthieu XVI, 15-19, dont les travaux de Karl Ludwig Schmidt [1] et d'autres ont montré la valeur. Pendant l'existence terrestre de Jésus-Christ, Pierre a confessé sa messianité, et les premiers chapitres des Actes des Apôtres attestent que Pierre et les autres apôtres galiléens ont proclamé à Jérusalem leur foi au Christ Jésus (Actes II, 36 ; III, 18, 20). Le titre de Christ n'a donc pas été décerné à Jésus par une communauté qui reconnaissait déjà en lui le Serviteur de Dieu et qui aurait recouru à ce titre nouveau pour mieux définir l'aspect eschatologique de sa personne et de son œuvre. Au contraire, une communauté unie par la foi au Christ Jésus, mort, ressuscité et attendu, a pu voir dans le titre de Serviteur de Dieu un titre qui convenait à Jésus pendant son ministère terrestre et révélait le sens divin de sa mort.

Nous sommes amené ainsi à poser une question : Si Jésus ne s'est pas appelé lui-même le Serviteur de Dieu et si nul ne lui a donné ce nom pendant son existence historique, ne peut-on pas se demander si la figure de l'Ebed Jahvé du Deutéro-Esaïe ne l'a pas aidé à prendre conscience de sa mission et, en particulier, du sens de ses souffrances et de sa mort ? Nous ne faisons que poser la question. S'il était possible de répondre affirmativement, nous comprendrions mieux que l'Eglise primitive ait reconnu en Jésus le παῖς θεοῦ et que la tradition présente sa Passion comme la Passion du Serviteur de Dieu !

L'étude de Lohmeyer, si discutable en plusieurs de ses parties, a le grand mérite de montrer que le titre de « Serviteur de Dieu » a eu plus d'importance pour l'Eglise primitive qu'on pourrait le croire à en juger par les rares textes qui l'ont conservé. Il a inspiré une christologie qui, la première à notre connaissance, donnait de la Passion de Jésus une interprétation simple et profonde, à laquelle l'Eglise doit toujours revenir.

Charles MASSON.

(1) Cf. art. ἐκκλησία, *Theol. Wörterbuch*, III, p. 522-530.